

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.
LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entré
Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as
Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE
DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.,
QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE
10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE
PAGE DU JOURNAL.

Le service postal sur la côte du Golfe.

Il y a dix jours que la dernière
tempête a sévi en Louisiane et
dans les Etats voisins, qu'elle y a
commis d'incalculables dégâts,
interrompu le service des che-
mins de fer, et jusqu'à présent le
gouvernement fédéral n'est pas
arrivé à rétablir son service pos-
tal dans nombre de localités qui,
cependant, ne sont qu'à un jet
de pierre de la Nouvelle-Orléans.

Est-ce négligence de la part
du gouvernement, ou n'a-t-il pas
encore pu trouver un moyen de
faire parvenir les matières postales
à leurs destinations diverses?
Pendant plusieurs jours, le pu-
blic a compris l'embarras dans
lequel se trouvaient les autorités
fédérales de se procurer des mo-
yens de transport; mais la situa-
tion semble trop durer, et le pu-
blic, non sans raison, élève la
voix et ne marchandera pas de-
main, ses justes critiques de ce
qui paraît être une coupable inertie
de la part des autorités gou-
vernementales s'il n'est rien tenté
pour mettre fin à un état de cho-
ses dont les conséquences sont
déjà déplorables.

Des lettres enregistrées ont
été envoyées au dehors, au ou
deux jours après la tempête; et
le silence que gardent les per-
sonnes à qui elles étaient adres-
sées laisse présumer qu'elles
n'ont pas été reçues.

L'Administration de la Poste
assure que la maille destinée à la
Baie St-Louis et à Waveland, est
envoyée par bateau; et que celle
destinée aux localités plus à
l'Est est transportée par chemin
de fer par la voie de Hatties-
bourg. Hier, toutes les matières
postales adressées à Dunbar et
aux Bigolets, et qui s'étaient ac-
cumulées depuis dix jours, sont
parties.

Une situation comme celle qui
nous occupe devrait être prévue
par le gouvernement, et les in-
convénients qui en découlent
pourraient être amoindris, s'il
était mis en service nombre de
bateaux qui possèdent le gouver-
nement et qu'il immobiliserait en les
gardant ancrés dans des eaux où
leur utilité est illusoire.

Un état de choses comme celui
dont souffrent tant de gens se
produit rarement, il est vrai;
mais tout gouvernement bien
constitué, soucieux du bien être
de ses sujets, doit être en mesure
d'y faire face et d'en venir à bout
dans un délai raisonnable.

Il n'est peut-être pas de pays
plus traversés, plus sillonnés que
le nôtre de fleuves, de rivières,
de cours d'eau de toutes dimen-
sions, de toutes étendues; et c'est
précisément parce qu'il en est
ainsi, que nous sommes tant
exposés à l'invasion de ces
eaux et à leurs ravages.

Sans vouloir juger avec trop
de sévérité la conduite des fonc-
tionnaires responsables de la pos-
te, car, vu de loin, les choses
prennent un aspect décevant; on
ne saurait excuser les lenteurs
qui se constatent dans la trans-
mission de la maille.

La parade à New York.

Le Télégraphe nous fait un in-
téressant récit au sujet de la
grande parade dont la ville de
New York a été témoin avant-
hier à l'occasion des fêtes centé-
naires et tri-centennaires qui s'y
célébraient.

Plus de deux millions de per-
sonnes ont assisté à cette para-
de; ont vu défiler cinquante
quatre chariots décorés avec art
et d'une splendeur défiant toute
description. Elle était historico-
logique en même temps qu'histori-
que, parait-il, et restera un
souvenir des plus réjouissants
des fêtes évocatrices de la téné-
rité d'un navigateur et du génie
d'un mécanicien.

La manifestation de mardi der-
nier aura valu un divertissement
et un repos à la fois, aux per-
sonnes qui prennent une part active
aux fêtes; qui incessamment
sont sur la brèche, manifestant
par la parole ou par le geste.

Elle ne fatigue autant que
d'être toujours sous les armes,
c'est-à-dire, à dire, à gaité et em-
pressé dans la solennité d'une
fonction officielle, asservi à cette
rigide étiquette protocolaire.

Il est des heures où l'homme,
fut-il le souverain le plus puis-
sant ou l'employé le plus humble
d'un service public, a besoin de
se délasser, de se détacher
de ce qui dans la détente ses
membres, son être entier retrou-
vent leur souplesse.

C'est donc été un soulagement
bien grand pour tous les person-
nages qui sont venus de loin se
mêler aux fêtes new-yorkaises,
en rebâissant l'éclat, d'avoir une
journée de congé, de vacance.

La ville de New York a fait
grandement les choses; mais ce
qu'elle aura fait de mieux durant
cette semaine ou elle est honorée
de la présence de tant de hautes
personnalités, ce sera de les a-
voir entourées de tous les égards,
de tous les honneurs qui leur
sont dus.

CANTATRICE-PRINCESSE.

ROSINA STOLTZ.

La mystification est de tous les
temps. Assistons-nous, avec
les histoires du jolo, à la plus
formidable qui ait jamais été
imaginée? Ou le saura sans doute
bien tôt, car aucune imposture,
aussi bien construite, aussi com-
pliquée soit-elle, ne résiste à la
patience des chercheurs.

Si cela n'était impossible,
vous arriveriez à trouver qui était
Mme Stoltz... disait un jour M.
George Montorgueil à M. Gus-
tave Bord, qui releva le défi et
vint de le gagner en dévoilant
le mystère de Rosina Stoltz.

D'avoir été pendant dix ans
(1837-1847) une cantatrice ad-
mée, jalouse, impérieuse et fan-
taque; d'avoir incarné la "Fa-
vorite" et la "Reine de Chypre";
d'avoir fait les beaux et les mau-
vais jours de l'Opéra, roïne son
directeur et admirateur Léon Pil-
let; d'avoir été souveraine de l'art;
et de la beauté, tout cela ne
suffit pas à satisfaire la vanité de
Rosina Stoltz!

Elle était née en 1815 dans une
loge de concierge, boulevard
Montparnasse. Elle se plut à ou-
blier cette modeste origine et
travilla toute sa vie, qui fut lon-
gue et mouvementée, à dresser
de prestigieuses généalogies d'ap-
partenances à toutes les maisons
souveraines. Avec une ténacité
de maniaque, elle monta une ad-
mirable machination de faux, de
légendes et de mensonges qu'elle
parvint non seulement à faire
croire, mais dont elle fit par-
tir elle-même.

Victoire Noé, dite Rosina
Stoltz, comtesse de Ketschen-
dorf, baronne de Stolzenau, prin-
cessa de Lesignano, née soi-disant
marquise d'Altavilla, ma-
riée, sous ces divers noms et ti-
tres, au prince Golov de La Paix,
mourut presque nonagénaire, le
30 juillet 1903, dans un hôtel où
elle était descendue, 39, avenue
de l'Opéra.

Et alors, en ce Paris solitaire
du plein été, à sept heures du
matin, avec son cercueil de men-
diant, elle se voya en dernière
fois l'Opéra, avant d'être inhu-
mée au cimetière de Pantin. Les
chroulequeurs tentèrent de cou-
rer sa merveilleuse odyssée, tissée
de tant de habiletés et de tant
d'intrigue, de ce de son vi-
vant même Rosina Stoltz, la gran-
de cantatrice, était devenue une
énigme historique...

Cette énigme, M. Gustave
Bord s'est récemment amusé à la
débrasser, en identifiant Rosina
Stoltz dans une biographie spiri-
tuelle, fine, plaisante, ironique,
indolente et pénétrante. C'est
tout ensemble un livre de style,
d'historien, de psychologue,
écrit en cette langue alerte et
charmante des conteurs du dix-
neuvième siècle, que l'auteur a
tant fréquentés.

Partout les innombrables cou-
ronnes que Rosina Stoltz s'adju-
geait, il en est une seule qui n'a
pas été usurpée; celle de prin-
cessa de La Paix. Elle la paya
même un assez joli prix. L'union
de l'ex-diva avec le petit fils du
troisième ministre de Charles-
X, mariage d'ailleurs nul au
point de vue civil et religieux,
est l'un des épisodes les plus ba-
roques et les plus tristes de cette
existence agitée.

Le prince Manuel-Carlos-Luis
Golov de Bassano et de La Paix
touchait à la cinquantaine en
1873; il était fils d'Emmanuel-
Joseph-Louis-Eustache sire de
Golov, comte de Castillo-Fel et
de Marie-Caroline-Crowe d'O'Do-
navan et O'Neil, petit fils de
Manuel Golov et Alvarez de Faria,
duc d'Alcudia, prince de La Paix,
favori de la Reine d'Espagne.

Le mariage eut lieu, le 15 mars
1878, à Pamplonne, et comme on
était en plein carnaval, ce fut
assurément l'attraction dont les
habitants de la jolie cité navar-
raise se réjouirent le plus.

La mariée, en ravissant toi-
lette maigre, était si attrayante,
que les Navarrais jetèrent leurs
capas à ses pieds.

—Madame, monsieur, ça y est!
Dès le lendemain, la princesse
de La Paix partait pour Bayonne,
tandis que son noble conjoint
allait perdre cent mille francs
dans les tripots de Madrid. A
bout d'un an, sans un sou val-
lant, il réclama la rente consti-
tuée, que Rosina Stoltz refusa,
contestant la validité du maria-
ge, tout en conservant le titre.

Revenu à Paris en 1885, le
malheureux prince vécut pau-
vrement, dignement, dans une
pension de famille du quartier
des Batignolles. Très soigné, mais
résigné et contrit, il parlait sou-
vent seul, tout haut, pour gémir
sur son passé et maudire la fem-
me qui lui avait pris son nom...
Il mourut en 1896 entre les bras
de son hôte. Sa dépouille
mortelle échappa du moins à la
fosse commune; il alla dormir
son dernier sommeil au Père-

Lachaise, en compagnie de son
cœur brisé, le Godot, ministre
de Charles IV, adversaire qui
Napoléon avait qualifié: "Homme
de génie".

En vieillissant, Rosina Stoltz
avait essayé de se draper de
morgue et de solennité; elle
osait, de Cabourg, écrire à l'une
de ses amies: "Voici déjà un
titre que je supporte cette mono-
tonie mondiale qu'on peut, à
juste titre, appeler "société des
bourgeois inférieurs". Elle s'é-
tait d'ailleurs faite poète, compo-
siteur, historien, sociologue,
philosophe et publiait "Les Con-
stitutions du Monde".

M. Ernest Pinard, ancien mi-
nistre de l'intérieur sous le second
Empire, dont nous avons an-
noncé la mort à Bourges, Bre-
sle, appartenait à cette race de tra-
vailleurs qui, malgré le nombre
respectable d'années qui se sont
accumulées sur leur tête, conser-
vent l'activité comme un vérita-
ble supplément.

En dépit de ses quatre-vingt-
sept ans, l'ancien ministre avait
conservé les habitudes laborieu-
ses de sa jeunesse. Levé de bon-
heure, il se mettait aussitôt à la
besogne, et jusqu'à ces derniers
temps il travailla à la préparation
d'un ouvrage dont il dictait les
pages à son secrétaire. Cet ou-
vrage, d'une ligne portée morale
et philosophique, devait former
trois volumes. Le premier a paru,
voici un an, sous ce titre un
peu austère: "La Philosophie du
Droit". La mort ne lui a pas
permis d'achever cette œuvre à
laquelle il avait consacré le meil-
leur de sa pensée.

Des succès successifs avaient
assemblé ses dernières années. Il
avait séjourné dans sa petite ville de
Bourges, le pays de sa famille, dans
le commerce des livres et la fré-
quentation des grands écrivains
du passé.

Il n'est né à Autun, M. Er-
nest Pinard avait préféré s'é-
tablir à Bourges, dans une coquette
demeure entourée d'un grand jar-
din, au coin des rues de la
ville.

Paris ne l'avait plus revu de-
puis un assez long temps. Au-
trefois, il ne manquait jamais
d'aller y passer chaque année
quelques semaines. Il faisait alors
de fréquentes apparitions au Pa-
lais de Justice, tintant dans la
salle des Pas-Perlus, s'entreten-
nant avec ses jeunes confrères du
barreau, ce barreau qui avait été
le point de départ de sa carrière
et qui resta son refuge après les
orages de la politique.

Causeur délicieux, l'ancien mi-
nistre apportait dans sa conversa-
tion les ressources d'un esprit à la
fois souple, varié, profond, subtil,
plein de fluide et de verve.

Il regrettait les vieilles tradi-
tions, l'époque où, entre deux au-
diences, les avocats s'aimaient à
parler, à raconter les détails
d'une affaire, le mot d'un co-
frère, le détail d'un procès, le
détail d'un jugement, le détail d'un
arrêt.

—Les causeurs se font rares,
aujourd'hui, après l'affaire plu-
dière, on quitte promptement la
salle des Pas-Perlus. On ne s'at-
tarde plus, comme jadis, dans ces
fiévreuses conversations, dans ces
jeunes stagnations, j'avais entendu, de
jeune, sans avoir m'y mêler, de
biens attachés entre nous dans les
salles de l'ancienne bibliothèque
de la Commune... Chaix
d'Es Angé, Paillet, Crémieux et
d'autres encore en fusaient les
fruits et l'on se pressait autour
d'eux.

—Vous en vous attendez pas
à celle-là! lui dit-il en excellent
français.

—Ma foi non! répondit le poli-
cier. Vous nous tenez: c'est
bon! La partie est perdue! Mais
puis je vous adresser une ques-
tion?

—Non! fit sèchement Olake-
stone.

—Mais dites donc! reprit Vau-
vert, vous pourriez être poli! On
vous donnera sans doute d'argent
pour ma raison pour que vous
me traitiez avec certains égards,
je suppose?

—La raison? dit Olakestone,
en envoyant la fumée de sa ciga-
rette au visage de Vauvert, elle
sera vite payée... Tu la passeras
de ta vie, mon garçon... Nous
ne faisons jamais grâce aux poli-
ciers!

Et il alla rejoindre Major, pen-
dant qu'Antoine ne pouvait se
défendre d'un long frisson, et que
Mme de Labouhyre, plus morte
que vive, disait à Vauvert:

—Bah! riposta Vauvert, qui
avait en Major une foi aveugle,
j'en ai vu bien d'autres!

Major qui, décidément, semblait
être le chef de l'expédition, fit
entendre un sifflement particu-
lier. Aussitôt les trois prison-
niers, soulevés par des bras puis-
sants, furent transportés, tou-
jours ligotés, dans une sorte de
berline, attelée de chevaux sa-
perbes, et qui attendait sur la

Sa carrière d'homme d'Etat fut
brève, un an à peine, et sous trop
de reflux; mais M. Pinard avait
pu, pour précéder d'une révolu-
tion de magistrat énergique, au-
tant que l'habitant sur le cla-
pnet de la morale, avoir la pleine
conscience de ses droits et de ses
devoirs professionnels.

On peut dire à sa charge qu'il
fut indépendant, aussi bien envers
le pouvoir qu'envers l'opinion
publique.

Pils d'un magistrat, M. Pinard
avait fait ses études de droit à
Paris, où il comptait, en 1836, le
titre de docteur. Avocat et gaie-
ment, il avait justifié vingt ans
quand, sur la proposition de M.
Baroch, procureur général, qui
avait été son lat in, il fut
nommé substitut à l'Université.
Succès, le jeu de magis-
trats à la Cour de cassation, tou-
jours à Troyes, à Roum et enfin
à Paris, où il resta cinq ans. C'est
durant cette dernière période que
M. Pinard fut à l'origine de plu-
sieurs affaires relatives à des
notamment dans le fameux pro-
cès de "Madame Bary", qui soule-
va contre lui tant de sarcas-
mes et d'outrages.

On lui fit un grief mortel d'a-
voir requis une condamnation con-
tre Flaubert. L'ancien ministre
s'est nettement expliqué à ce
sujet. M. Pinard, procureur impérial,
à qui le célèbre roman de Flaubert
avait été signifié comme licen-
cieux, résolut d'entreprendre des
poursuites contre son auteur. Il
avait porté l'affaire devant le tri-
bunal correctionnel, où M. Pinard
occupait le siège du ministère pu-
blic.

—Comme M. Pinard me voyait
hésitant, il dit de me re-
passer ce jour-là. J'étais en train
de discuter d'acquiescence et de
condamnation, le substitut qui
portera la parole sera fort ma-
chamment, après examen de la
cause, le procureur général, qui
meurt d'indignation, elle est
fondée et doit être poursuivie.
Le soutien sans blesser ma con-
science. C'est là, placé à un autre
point de vue, et en regardant
parque-fait, m'aurait été des
taques-faites à l'événement, et
faillir à la dignité. Je n'avais
rien fait encore et je ne vois
pas comment... J'ai à l'au-
dience et je ne m'en souviens pas.

On dit, au surplus, que le tri-
bunal acquiesça Flaubert et que
le ministère public ne put pas
voir révoquer la peine de mort.

Appelé en 1859 à exercer
le procureur général à Douai, M.
Pinard fut dans ce poste à mou-
tière judiciaire, à moitié positif,
à trancher bien des questions
multiples. Son intervention dans
plusieurs grands procès finan-
ciers l'avait déjà placé en vue.
L'affaire du banquier Miès, qui
vint à dévaler, en dernier res-
sort, devant cette cour, fut le
point de départ de sa brillante
fortune.

M. Pinard soutint l'occupation
avec une telle énergie, une telle
ampleur, que l'Empereur, qui
sentait la nécessité de le tour-
ner d'homme capable de le pousser

et de défendre ses idées sociales
et politiques, songea dès lors à
faire un ministre de ce magistrat.

—Vous êtes, lui dit Napoléon
III peu de temps après son cours
d'une audience, procureur gé-
néral à Douai, puis bientôt cinq
ans... R. vendrez-vous volon-
tiers à Paris, conseil d'Etat?

M. Pinard répondit affirmati-
vement. Nommé conseiller d'Etat
en 1866 M. Pinard entra, entre au-
tres, à préparer le rapport sur la
loi relative à la presse, qu'il devait
soutenir, trois ans plus tard, de-
vant le Corps législatif.

Au mois d'octobre 1867, M.
Pinard passa à Bourges, et ses
derniers jours de vacances, lors-
qu'il reçut de M. Pietri, préfet de

police, une lettre le pressant de
retourner à Paris.

—Quelques semaines plus tard,
M. Pinard prenait la succession
du marquis de La Vierge comme
ministre de l'intérieur. Dans ce
poste, M. Pinard déborda avec
courage à la tribune du Corps lé-
gislatif, et il fut sur la presse, sur
la surveillance de l'application.
Nous ne rappellerons pas les po-
sitions éminentes qu'il occu-
pait à cette époque, à l'occasion
de ces fameux procès, les deux
ministres qui furent la "Lanterne"
de M. Rochefort dévoués à
M. Pinard.

D'autres événements marqués
le passage au pouvoir de M.
Pinard, particulièrement la man-
ifestation puérile au cimetière
Montmartre. Mais des dix-sept
années de son ministère de l'inté-
rieur, M. Pinard n'eut pas sa
émission à l'Empereur. Et la
République recueillit le portefeuille
de l'intérieur.

L'Empereur lui offrit un fau-
teuil de sénateur. Le décret ven-
ant parait le lendemain à l'Offi-
ciel, lorsque M. Pinard sup-
plia le souverain de rien rien
faire.

—S'il y a un dieu, je serais heu-
reux d'être élevé à la dignité de
sénateur, mais ma reconnaissance
sans plus grande envers V. M.
Majesté ne me permet de de-
cliner cette offre.

M. Pinard lui reprocha am-
plement ce refus. "On peut ap-
peler cela de l'orgueil, fit-il, et
ce n'est pas moi à n'est pas à l'au-
dience de se le dire."

M. Pinard de répliquer:
—Où finit le sentiment de la di-
gnité, où commence l'orgueil? Je
ne saurais le dire. Mais je suis
certain que si vous n'avez pas
été à sa vie, vous n'avez pas
été à sa vie.

—Aux élections de 1869, M. Pi-
nard fut élu député du Nord et se
rattacha à la gauche de l'Assemblée
nationale de M. Emile Ollivier.
Après le 4 septembre, il se re-
tira à Autun, et fut arrêté le 5
septembre 1871 comme suspect de
"bonapartisme". On le transféra à
Lyon, où fut emprisonné du-
rant quelques jours. Des l'rs, il
renvoya à la vie politique.

M. Pinard de l'Etat toute sa
vie, même un moment attaché au ré-
gime impérial.

C'était un excellent homme,
un vieillard sensible, toujours très
correct et très modeste, qui n'avait
à Bourges, avec un grand respect
sa vie, était un accomplissement
en ces deux dernières années.
Aussi restait-il le plus sou-
vent dans sa paisible demeure,
vivant au milieu des roses de son
jardin, armé de souvenirs, dans
la sérénité d'un bon soir d'été,
avec ses livres, ses chers li-
vres, ses meilleurs compagnons.

Ses œuvres judiciaires ont été
révisées et publiées avec un soin
fidèle par Me Charles B. Ullay, qui
fut longtemps son secrétaire.

Un gros fermier
M. David Rankin possède à
Tiarko aux Etats-Unis, une fer-
me de 10,000 hectares qu'il acheta
il y a 40 ans, au prix de 15
francs l'hectare. Depuis des che-
mins de fer ont été construits et
le terrain a pris de la valeur, on
y compte 9,000 bêtes à cornes,
12,000 porcs, 300 chevaux. Outre
les bâtiments d'exploitation, il y
a plus de 100 cottages pour les
employés, une fabrique d'instru-
ments agricoles, une banque, et
toute une organisation munici-
pale. Ce gros fermier ne fait pas
d'élevage et ne vend pas son
grain qu'il emploie à engraisser
des animaux achetés jeunes et
revendus lorsqu'ils ont doublé de
valeur.

—Vous en vous attendez pas
à celle-là! lui dit-il en excellent
français.

—Ma foi non! répondit le poli-
cier. Vous nous tenez: c'est
bon! La partie est perdue! Mais
puis je vous adresser une ques-
tion?

—Non! fit sèchement Olake-
stone.

—Mais dites donc! reprit Vau-
vert, vous pourriez être poli! On
vous donnera sans doute d'argent
pour ma raison pour que vous
me traitiez avec certains égards,
je suppose?

—La raison? dit Olakestone,
en envoyant la fumée de sa ciga-
rette au visage de Vauvert, elle
sera vite payée... Tu la passeras
de ta vie, mon garçon... Nous
ne faisons jamais grâce aux poli-
ciers!

Et il alla rejoindre Major, pen-
dant qu'Antoine ne pouvait se
défendre d'un long frisson, et que
Mme de Labouhyre, plus morte
que vive, disait à Vauvert:

—Bah! riposta Vauvert, qui
avait en Major une foi aveugle,
j'en ai vu bien d'autres!

Major qui, décidément, semblait
être le chef de l'expédition, fit
entendre un sifflement particu-
lier. Aussitôt les trois prison-
niers, soulevés par des bras puis-
sants, furent transportés, tou-
jours ligotés, dans une sorte de
berline, attelée de chevaux sa-
perbes, et qui attendait sur la

route.

Deux autres voitures complé-
taient l'escorte. Dans la berline
attelée aux prisonniers, trois
des bandits montèrent. Dans la
seconde voiture cinq autres pri-
sonniers. La troisième voiture
était pour Major et Olakestone
qui s'assirent côte à côte. Puis,
à toute allure, le singulier équi-
page fila dans une direction qui
n'était pas celle de Montréal.

IV
OU L'ON FAIT DU CENT VINGT A
L'HEURE!

Non! décrire la joie intérieure
de Vauvert était impossible! Le
bon policier n'en revenait pas de
cette aventure osée, qu'il
faisait voyager, ainsi que Major,
avec le bandit qu'il devait
arrêter et qu'il faisait depuis
Paris!

—Cette fois, nous le tenons!
pensait-il. Le bandit défilait
sans être vu, pour qu'on l'ar-
rête. A la première occasion, ça
se traînera pas! En attendant
"Hé hé met à table!" avec Major,
l'imbécile!

Ah! de quel éclat de rire l'an-
tique et démodée berline fut
remplie, si les trois escogriffes de
Olakestone ne s'étaient pas trou-
vés là, surveillant, non seule-
ment les gestes mais encore les
moindres jeux de physionomie de
leurs prisonniers! Olakestone

"à table" avec Major, c'est à-
dire, selon l'expression usitée
dans la pègre, se livrait à des
confidences suggestives, vis-à-
vis de l'inspecteur de la Sûreté.
Se "mettre à table", c'est faire
des aveux! Or, Olakestone pro-
digait abondamment que des
aveux: il devait être en train de
raconter à Major de telles choses
qu'il serait facile d'ormais de
repandre les trois millions volés,
et enfin de faire couffer les vo-
laires dont Vauvert se figurait,
mais renseigné encore, que Olake-
stone était le chef unique.

Cette belle confidence fut cause
que Vauvert ne chercha point ce
qu'il n'aurait pas manqué de tenter
en de toutes autres circonstances
—à se débarrasser de ses liens.
On l'avait ligoté... bon! Il
faudrait bien que lui dénouât
ces cordes qui lui enroulaient
les poignets.

—Ah! si Major n'était pas là,
se disait-il, ça ne serait pas long
de sortir un poignet, puis deux,
de ces entraves stupides. Mais
pauvre! il est là; j'ouais la comé-
die!

Et s'appliqua à prendre, dé-
vant ses gardiens, l'air le plus
morose, le plus désenchanté, le
plus "quaisad" qu'il put trou-
ver.

Antoine, lui, était carrément
inquiet. Il craignait une façon
d'exécution sommaire, avant que
les circonstances leur eussent
donné quelques chances de latte.

—Vous en vous attendez pas
à celle-là! lui dit-il en excellent
français.

—Ma foi non! répondit le poli-
cier. Vous nous tenez: c'est
bon! La partie est perdue! Mais
puis je vous adresser une ques-
tion?

—Non! fit sèchement Olake-
stone.

—Mais dites donc! reprit Vau-
vert, vous pourriez être poli! On
vous donnera sans doute d'argent
pour ma raison pour que vous
me traitiez avec certains égards,
je suppose?

—La raison? dit Olakestone,
en envoyant la fumée de sa ciga-
rette au visage de Vauvert, elle
sera vite payée... Tu la passeras
de ta vie, mon garçon... Nous
ne faisons jamais grâce aux poli-
ciers!

Et il alla rejoindre Major, pen-
dant qu'Antoine ne pouvait se
défendre d'un long frisson, et que
Mme de Labouhyre, plus morte
que vive, disait à Vauvert:

—Bah! riposta Vauvert, qui
avait en Major une foi aveugle,
j'en ai vu bien d'autres!

Major qui, décidément, semblait
être le chef de l'expédition, fit
entendre un sifflement particu-
lier. Aussitôt les trois prison-
niers, soulevés par des bras puis-
sants, furent transportés, tou-
jours ligotés, dans une sorte de
berline, attelée de chevaux sa-
perbes, et qui attendait sur la

route.

Deux autres voitures complé-
taient l'escorte. Dans la berline
attelée aux prisonniers, trois
des bandits montèrent. Dans la
seconde voiture cinq autres pri-
sonniers. La troisième voiture
était pour Major et Olakestone
qui s'assirent côte à côte. Puis,
à toute allure, le singulier équi-
page fila dans une direction qui
n'était pas celle de Montréal.

IV
OU L'ON FAIT DU CENT VINGT A
L'HEURE!